

-481-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 12 janvier 1945

Tous ces gens fusillés, Rilet, ça vous donne un drôle de goût dans la bouche...

Remarquez d'ailleurs que la plupart du temps, ils meurent bien. J'ai même remarqué que plus ils étaient « coupables », mieux ils mouraient, ce qui est curieux. La culpabilité serait-elle en rapport avec le courage ?

A la tête que vous m'avez faite mardi, j'ai clairement vu que mon projet (prendre un amant éphémère et vous épouser ensuite...) eh bien ! ça ne collait pas du tout. Vous doutez fort que j'arriverais jamais à « prendre un amant ». Bien trop bête pour ça.

Quant à croire que ça aboutirait au mariage avec vous, ça, vous ne doutez plus, vous êtes certain que non ! Telle a été mon interprétation de la tête que vous m'avez montrée.

Pourtant, je suis persuadée, Rilet, que vous pouvez m'aimer, que rien dans votre cœur ni dans votre corps s'y oppose, mais peut-être à une condition : que vous me sentiez perdue pour vous. Ah ! si je mourais seulement, comme vous m'aimeriez ! Ou alors, si j'en épousais un autre, mais sans espoir de retour vers vous, liée à tout jamais à cet autre. (Ce ne serait pas P.)

En somme, c'est votre propre torture que vous cherchez dans l'amour, Rilet. Je soupçonne en vous des abîmes, et où je suis aux quatre-cinquièmes aveugle. C'est bien compliqué pour moi. Et puis, je vois aussi autre chose, mais cela, puisqu'il s'agit de moi, je le vois mieux. Je vois que je me suis acharnée de toute la force de ma volonté, depuis vingt ans, sur vous et que j'ai échoué. Je vois ma défaite qui est absolue, totale. Il y a un déclic en vous qui fait que vous pourriez aimer, et ce déclic, je ne le trouve pas. Pour la première fois, je sens mon impuissance et j'ai le sentiment d'abandonner. Mais c'est un sentiment qui ne me plaît pas. Il comporte quelque chose d'inachevé et il ne me plaît pas.

Amicalement,

Alice

P.S. C'est d'une maladie de foie (en plus de l'aortite) que Drieu souffrait. Il a bien fait de se tuer. Je l'approuve de s'être tué. Je l'approuve même de m'avoir caché son adresse.

○○○

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 12 avril 45

Rilet,

Ci-joint une lettre insensée de De Beer et à laquelle bien entendu, je ne réponds pas. Vous la lui rendrez quand vous en aurez l'occasion.

Tout cela pour lui avoir dit que je croyais Hitler, pour l'avenir de son pays et du monde, « un réservoir de spiritualité » ! (Mais remarquez que si j'avais dit la même chose de César ou d'Alexandre, ou même de Napoléon, il aurait trouvé la chose très bien, très naturelle. Hitler n'est-il donc pas un génie, bien qu'Allemand, et le génie n'est-il pas tout naturellement, tout spontanément « réservoir de spiritualité » ?)

Au fond, malgré son intelligence (je veux bien le reconnaître intelligent !) De Beer est fermé à tout un aspect des choses : disons l'aspect mystique. Il a bien tort de citer Drieu, car Drieu, lui, était mystique.

Il avait même flairé en moi ce double aspect « rationaliste et mystique » dont De Beer ne peut, ne veut voir que l'aspect rationaliste. Il est inutile de discuter avec lui...

Autre chose, Rilet, et ce pourquoi je vous écris. Je voudrais lire le manuscrit de votre pièce sur le Jansénisme. Me le permettrez-vous ? Pouvez-vous me le confier pendant quelques jours ?

Toujours très triste à l'idée que vous ne croyez pas à l'éternité. Encore un aspect du mysticisme chez moi et qui ferait grincer De Beer... C'est que je crois que nous avons deux corps. Notre corps incrusté dans le temps et qui périt, bien entendu, à la mort. Mais aussi cet autre corps qui est le monde et qui, lui, ne périt pas.. Après la mort nous sentons (*sic*) encore dans le monde, nous sommes cette âme du monde qui contemple et qui jouit.

Et nous le sommes d'autant plus que nous avons été sur terre plus ouverts à l'âme du monde, moins égoïstes.

A vous,

Alice

P.S. Si mes relations avec Paulhan se développent et deviennent charmantes, j'en profiterai pour lui demander de vous rayer au plus vite de la liste noire.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

1^{er} juin 1945

Mon cher Rilet,

Je suis un peu étonnée de n'avoir pas de nouvelles de vous. Seriez-vous si épouvantablement fâché ? Les cerises n'ont donc pas adouci votre humeur ?

Paulhan m'a fait lire les dernières pages qu'a écrites Drieu (ce printemps). Il raconte les différentes tentatives de suicide. Il aimait la mort, ce Drieu. Et puis, il ne voulait pas vivre au-delà de cinquante ans. L'idée d'affronter la décrépitude le glaçait. C'est écrit avec une extrême simplicité, comme une confession qu'il ferait à voix basse. Cela s'appelle d'ailleurs « Récit secret ». Il a aussi laissé : « Les Chiens de paille ». Je ne l'ai pas encore lu. Son frère est en ce moment à Paris. C'est lui l'héritier et je pense avec horreur qu'il est peut-être en train de farfouiller dans mes lettres, au cas où Drieu ne les aurait pas détruites.

Je pense qu'il a eu raison de se tuer. L'épuration reprend de plus belle et il n'aurait pas échappé.

Paulhan m'a dit, Rilet, que vous auriez quelques embêtements avec Jouhandeau mais il m'a tout de suite rassuré. Ce n'est rien. J'aimerais que vous me rassuriez vous-même.

Paulhan est quelque fois exagérément optimiste : il l'était en tout cas le jour de la mort de Drieu.

Que vous dire encore ? Vous ne voulez pas que je vous parle de la situation internationale et pour vous parler d'amour, mon Dieu, j'aimerais mieux vous voir.

J'attends aussi la réponse du Sagittaire. Au cas où mon livre paraîtrait, Rilet, le bel article que vous avez écrit sur moi, le publieriez-vous ? Faudrait-il en parler à Paulhan ?

Je voudrais lire Aragon, Eluard, Vercors, mais les librairies sont vides, hélas, on ne trouve plus rien.

Saviez-vous que dans la 2^{ème} partie de « Gilles », Drieu avait fait un portrait de son ami Aragon, du reste peu flatté ?

A vous, Rilet. Vale et te ama.

Alice

P.S. Aimez-vous Jouhandeau (comme écrivain ?). J'adore ce qu'il dit de Dieu mais je ne le trouve quand même pas assez simple pour moi, un peu tarabiscoté.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 juin 1945

Cher Rilet,

Je n'aime pas me servir du téléphone pour troubler votre silence, mais j'adorerais que vous vous en serviez, vous, (à condition que ce ne soit pas pour m'engueuler...)

Pourquoi ne me téléphoneriez-vous pas une fois tous les huit jours ? Ainsi je serais rassurée sur votre santé et en même temps je vous écrirais moins, ce qui serait tout profit pour votre sécurité.

Si je dois écrire une lettre en pesant chacun de mes mots et les conséquences qu'ils peuvent avoir, vous comprenez, ce n'est plus du tout intéressant. (1)

Votre voix était mélancolique au téléphone : qu'avez-vous ? Je m'inquiète.

Avez-vous des embêtements particuliers ? Mais vous m'avez dit que non. Alors, c'est votre amitié pour moi qui a reçu un coup. Mais là, Rilet, je connais le remède, et infallible : mon génie.

Je vais pondre un chef-d'œuvre et je vous le ferai lire. Instantanément, vous rayonnerez. (2)

N'ayant pas la beauté, j'ai tout de même un moyen pour vous faire vous épanouir et qui est la façon dont j'écris (quelques fois). Soyez sûr que je vais en user pour regonfler ce pneu de votre âme, aujourd'hui un peu flasque. (3)

Ou bien seraient-ce mes relations avec Paulhan qui vous incommodent ? Mais je connais Paulhan, Rilet, depuis 1934, je crois : nous avons même eu, à cette première rencontre, tous les deux le coup de foudre et je croyais vous en avoir parlé. Coup de foudre, d'ailleurs, sans suite. La beauté physique ne m'a jamais vraiment émue, j'aimais la beauté de Paulhan et j'en riais moi-même. Et puis, il était marié, donc sans intérêt pour moi.

Maintenant, c'est un peu différent. La beauté, il n'en est plus question. Mais je suis persuadée, convaincue, que Paulhan aimait Drieu et c'est cela qui m'a émue (d'autant plus que Drieu l'aimait lui aussi ; une fois que je lui parlais de Paulhan au téléphone, il était tout sourires).

Et puis, Rilet, je me souviens de ce que vous m'avez dit : Paulhan fait et défait toutes les réputations littéraires. J'aimerais bien qu'il fasse la mienne (et la gloire en rejaillirait sur vous.) Me reprochez-vous ce calcul ? En d'autres termes, tout en ayant de la sympathie pour Paulhan, je voudrais utiliser ce goût qu'il a peut-être pour moi à mon profit et au vôtre. Ce n'est peut-être pas entièrement sublime. Mais c'est tout à fait normal. Je suis honnête. Je ne veux pas faire l'amour avec Paulhan qui est marié. Mais je veux son amitié et les bienfaits possibles de son amitié.

Quel est son sentiment pour moi ? J'ai toujours pensé qu'il m'aimait et qu'il me détestait à la fois. Est-ce que je me trompe ? La dernière fois que je l'ai vu, il ne faisait pas du tout chaud, plutôt froid. Mais il avait des larmes plein les yeux et des gouttes de sueur sur le front : je me demande ce que ça signifie. Ni chez vous, ni chez Drieu, je n'ai vu ces marques. Je ne suis pourtant pas désirable comme femme. Il est impossible qu'il me désire. Aucun homme ne m'a jamais désirée.

Rilet, j'ai plaisir à causer avec vous ; pardonnez-moi de vous retenir un peu plus longtemps. J'ai lu « Monsieur Godeau intime » de Jouhandeau, mais tout compte fait, cela ne me plaît pas. Ce n'est pas assez simple pour moi, pas assez viril et droit non plus. Ne serait-il pas homosexuel ? J'ai cette impression très forte en lisant ce qu'il écrit. Et cette constatation n'augmente pas un emballement déjà récent.

Je relirai « Fils de Personne » (4). J'aime mieux ça.

Une autre lecture mais qui elle m'a gonflée de cette force, de cette bonne qualité de l'âme que je recherche tant : le « Silence de la mer » de Vercors.

A vous,

Alice

P.S. Drieu a bien fait de se tuer. A l'exposition de la Bibliothèque Nationale « Paris sous l'Occupation », à côté du livre de Doriot (5), de Puységur (6), etc., celui de Drieu qui devait paraître chez Balzac en août 44 : « Le Français d'Europe ». Je frémis en pensant que fatalement, il aurait été poursuivi, jeté en prison, « jugé », etc.

Ce n'était pas possible...

Notes (1) : En juin 45, la période trouble et dangereuse de l'**Epuración** devait donner du souci à Montherlant qui ne souhaitait certainement pas recevoir du courrier imprudent d'Alice, toujours indiscreète et bavarde, ni lui répondre. **N'oublions pas, cependant, que le dossier de Montherlant fut classé sans suite par les tribunaux de l'Epuración.**

Que fut l'Epuración ? L'**Epuración, à la Libération en France**, visait les personnes ayant collaboré avec les autorités d'occupation nazies. Une épuration politique et antisémite par le régime de Vichy avait eu lieu entre 1940 et 1944. **À la Libération**, avant que les cours de justice et chambres civiques ne soient créées et installées, et à la faveur des mouvements de foules où la joie, le désir de vengeance et les règlements de comptes se mêlent, résistants et populations s'en prennent aux collaborateurs, ou considérés comme tels. **L'épuración extra-judiciaire entraîna la mort d'environ 9 000 personnes** dont un tiers par des résistants, notamment les FTP. Ces exécutions sont alors l'objet d'une légende noire, où les chiffres deviennent de vrais arguments dans les tentatives de réhabilitation de certains collaborationnistes. Sans omettre les « profiteurs » de l'épuración qui eurent l'occasion de créer de toutes pièces des éléments d'accusation afin de s'approprier des biens (par enchères convenues et interposées) ou d'assouvir leur vengeance à l'encontre de certains. **Par la suite l'épuración judiciaire prend le relais.** Elle s'exerce par l'entremise de tribunaux d'exception : la Haute Cour de justice, les cours de justice, et les chambres civiques pour les actions non réprimées par le code pénal. Le jury d'honneur juge les élus. **L'épuración légale concerne plus de 300 000 dossiers**, dont 127 000 entraînent des jugements et 97 000 condamnations, les peines allant de 5 ans de dégradation nationale à la peine de mort. Soucieux de réduire rapidement la fracture entre les Français, le gouvernement de la République française vote trois amnisties pour les épurés, dès 1947, puis en 1951 et 1953. L'épuración touche tous les secteurs d'activité et toutes les couches de la société.

L'épuration est très rapidement un sujet polémique. Les premiers à écrire sur ce thème sont les épurés eux-mêmes ou les épurateurs, ce qui ne favorise pas la neutralité des propos. De plus les journaux d'extrême droite, ainsi que les anciens vichystes ou leurs avocats relaient la légende noire de l'épuration, avançant des chiffres de massacres et d'exécutions souvent exagérés. Les dernières enquêtes réalisées par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale (CHDGM) et son successeur, l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), **donnent** pour 84 départements (sur 90 en 1945) le chiffre de 8 775 exécutions sommaires lors de l'épuration extra-judiciaire, auxquels il faut ajouter les condamnés à mort par la Haute Cour de justice et les cours de justice (791 ou 767 suivant les enquêtes), et par les cours martiales (769 pour 77 départements selon l'IHTP). **L'épuration aurait donc fait au total entre 10 000 et 11 000 morts**, l'essentiel des exécutions sommaires ayant eu lieu immédiatement après la libération (date qui a varié selon les régions). (Source : Wikipedia).

(2) Alice pense-t-elle ce qu'elle écrit ? Fatuité, humour ou irréalisme ?

(3) Image provocante choisie à dessein par une femme non désirée ? Montherlant devait apprécier...

(4) *Fils de Personne* joué en 1943, Drame en quatre actes. Création au Théâtre Saint-Georges.

(5) **Jacques Doriot** (né à Bresles dans l'Oise le 26 septembre 1898 et mort à Mungen, dans le Wurtemberg, en Allemagne, le 23 février 1945) est un homme politique et journaliste français, communiste puis fasciste. Il fut pendant la Seconde Guerre mondiale l'une des figures de proue du collaborationnisme. Après son départ du Parti communiste français, il fonda le Parti populaire français, qui fut durant l'Occupation allemande l'un des deux principaux partis français de la Collaboration. En 1936, Doriot fonde le Parti populaire français (PPF) et reprend le journal *La Liberté*, lequel prend position contre le Front populaire. Durant la guerre, Doriot est un partisan radical de la collaboration. Il contribue, ainsi, à la création de la *Légion des volontaires français contre le bolchevisme* (LVF) et combat personnellement sous l'uniforme allemand sur le front russe, avec le grade de lieutenant. Il se réfugie en Allemagne en 1944, et tente de mettre en place un Comité de libération française ; il meurt lors du mitraillage de sa voiture par deux avions en maraude. Selon certaines thèses, il aurait été victime de divergences entre les nazis



Jacques Doriot, député de la Seine, né en 1898 et mort en Allemagne en février 1945

(6) Le **Comte Armand de Puységur**, Président de la *Ligue Nationale Anti-Maçonnique*. Il sera l'auteur, en **1944**, d'un ouvrage aux convictions largement antirépublicaines intitulé *Les Sangsues de Marianne - Nos Parlementaires*. **Armand de Chastenet de Puységur sera condamné à mort pour "intelligence avec l'ennemi"** à la fin de l'année 1944. Il sera un des rares écrivains qui ne verront pas leur peine commuée en réclusion à perpétuité et **sera donc exécuté**.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

14 juin 1945

Rilet,

Je viens de faire une découverte métaphysique et il faut que je la partage avec vous illico. Vous savez où va l'âme au moment de la mort ? L'âme, je veux dire, le noyau divin en nous qui évidemment seul subsiste (mais ce noyau dit « moi », mais c'est la seule chose en nous qui soit susceptible de dire « moi ».)

Eh bien, nous dégringolons dans l'âme de l'être qui nous aimait le plus et qui est resté sur terre.

De sorte que si vous mouriez avant moi, Rilet, vous dégringoleriez automatiquement dans mon âme. (Si vous mourez après, tout est gâché...).

Je vous assure que c'est absolument certain. J'ai fait l'expérience (1). C'est d'ailleurs la seule façon rationnelle de s'expliquer les choses : les âmes s'emboîtent les unes dans les autres exactement comme les germes terrestres s'emboîtent les uns dans les autres. Supposez que je meure (après vous). Eh bien, je serais comblée car je trouverais dans mon âme à la fois celle de Drieu et la vôtre. On peut très bien ne rien trouver comme on peut mourir sans avoir eu d'enfants.

Je vous expliquerai tout cela en détail en vous voyant. Si j'ai tant envie de ce que j'appelle « la gloire », c'est que je prépare (inconsciemment) mon éternité.

Je cherche un disciple qui m'adorerait infiniment, qui me survivrait, et dans l'âme de qui je pourrais dégringoler à ma mort, moi et les âmes de ceux que je trouverai en moi. Je vous le redis : les âmes s'emboîtent les unes dans les autres comme le poussin est dans l'œuf, puis dans ce poussin, il y a de nouveau un œuf, etc. etc.

Mais en attendant de nous revoir dans l'éternité, si nous nous épousions, Rilet ? Je vous aime, je suis honnête et je n'ai que peu d'illusions. La surprise (si surprise il y a...) ne pourrait être qu'agréable. Je crois donc que nous pouvons nous y risquer et que vous pourriez mettre une annonce dans le « Figaro ». Cela dépend de vous évidemment. Je vous propose d'acheter un frigidaire avec mes droits d'auteur ; ainsi vous pourrez boire l'été votre lait glacé. Je vous assure que nous serions très heureux.

Je suis plongée dans la lecture des grands saints de l'Inde, Râmakrishna, Vivekananda et Aurobindo. Si vous saviez comme c'est bon et délicieux ! Le Père Sertillange, c'est de la crotte de bique comparé à ça.

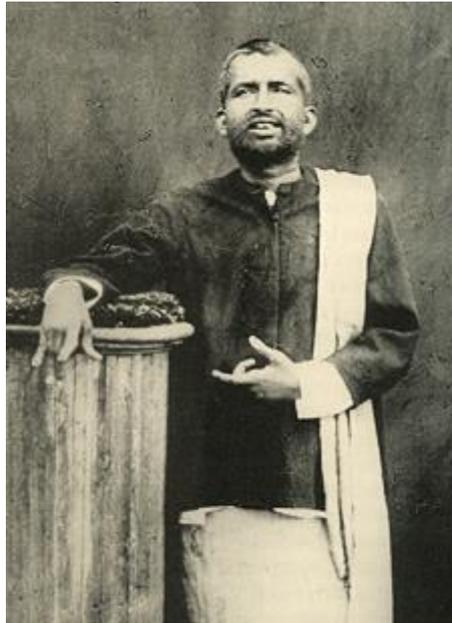
A vous,

Alice

Notes : (1) L'expérience ? Alice ne donne pas de détails...

(2) **Râmakrishna Paramahansa**, de son vrai nom **Gadâdhar Chattopâdhyâya**, (18 février 1836 - Calcutta, 16 août 1886) est un mystique bengali hindouiste. Dévot de Kâlî et enseignant de l'Advaita Vedanta, il professait que « toutes les religions recherchent le même but » et plaçait la spiritualité au-dessus de tout ritualisme. Il insista sur l'universalité de la voie de la *bhakti* (dévotion), ayant lui-même approché le christianisme et l'islam. Il est considéré comme « l'un des plus grands maîtres indiens de tous les temps » et serait un avatar de Vishnou.

(3) Swami **Vivekananda** (en sanskrit *viveka* veut dire « discernement » et *ananda* « béatitude »), né le 12 janvier 1863 à Calcutta et mort le 4 juillet 1902 à Belur Math au Bengale-Occidental (Inde), est un philosophe et maître spirituel qui a fait connaître l'hindouisme au monde occidental et a inspiré le mouvement pour l'indépendance de l'Inde. C'est l'un des principaux disciples de Râmakrishna et le fondateur de la *Ramakrishna mission*.



Râmakrishna Paramahansa (1836-1886)



Swami Vivekananda (1863-1902)

(4) Aurobindo Ghose dit **Sri Aurobindo** (15 août 1872 à Calcutta - 5 décembre 1950 à Pondichéry) est un des leaders du mouvement pour l'indépendance de l'Inde, un philosophe, poète et écrivain spiritualiste et mystique. Il a développé une approche nouvelle du yoga, le yoga intégral.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 juin 1945

Rilet,

Parlons de choses sérieuses, voulez-vous ? De choses pratiques.

Nous avons tous deux fait rendre à notre vie à peu près ce que nous voulions qu'elle rende. Vous, vous avez écrit une œuvre magnifique et qui forme un système clos achevé, et même si vous ne deviez plus écrire une ligne.

Quant à moi, j'avais, tout au fond de mon âme, un violent désir et caressé dès l'enfance : trouver Dieu. (Et je savais en même temps que je ne le trouverais pas dans le catholicisme). Eh bien, cela aussi est achevé. J'ai abouti par mes propres moyens, et sans nulle influence du dehors, à un système qui est à peu près le Vedanta. Je suis donc contente, moi aussi. J'ai fait ce que je voulais faire. Je suis préparée à la mort magnifiquement et c'est bien cela que je voulais, c'est l'étrange et absurde emploi que je voulais faire de ma vie.

Supposez, Rilet, que nous nous soyons mariés mais quand je vous ai rencontré, c'est-à-dire quand j'avais 28 ans et quand vous, vous en aviez 32 : aurions-nous pu faire ce que nous avons fait ? Auriez-vous écrit ce magnifique Service inutile et ce non moins magnifique Fils de Personne ? Peut-être pas. Nous avons donc bien fait de ne pas nous marier à ce moment. Mais aujourd'hui ça a changé. Il me semble que nous pouvons. Nous avons perdu nos illusions, certes, mais peut-être est-ce un bien. J'en avais trop, d'illusions. Avec presque pas d'illusions, la surprise peut être agréable.

Je vous propose donc Rilet, de vous épouser (si vous voulez). Je ne vous crois pas riche (1) ; les Allemands, vous me l'avez dit, vous ont barboté les lingots d'or que vous aviez à la banque. Quant à moi, je ne sais pas, je méprise souverainement les questions d'argent, mais mes parents qui subviennent jusqu'à présent à mes dépenses pourraient, je suppose, y subvenir aussi dans l'avenir et même si je vous épousais. (Ou alors, je chercherais un métier : dans les deux cas, je pourrais m'arranger pour ne rien vous coûter).

Mais par contre je vous ferais votre soupe au lait et je viendrais avec un chat pour dérater vos armoires. Vous verrez, ce serait délicieux... et j'aurais un mari. Bigre ! J'ai pourtant aimé dans ma vie, je n'ai fait que ça ! Certainement, je ne mérite pas de finir vieille fille.

A vous, Rilet, réfléchissez et surtout croyez à ma vaillance même si vous décidez « non ».

Je suis votre amie,

Alice.

P.S. J'écris mon chapitre sur le Bien et le Mal. Vous le lirez dès qu'il sera terminé.

Note : (1) La « pauvreté » de Montherlant est une obsession d'Alice qui revient souvent sur ce sujet imaginé par elle, faux, et qui exaspérait Montherlant jusqu'à la colère.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

18 juillet 1945

Cher Rilet,

Vous n'êtes pas fâché, je pense ? Et pourquoi le seriez-vous ? Vous m'avez-vous-même fortement conseillé de vous parler non plus de politique, mais d' « amour ». Je n'ai fait que suivre vos conseils.

Rilet, aimez-vous une autre femme ? Si oui, je m'incline. Mais si non ? Ne serait-il pas intéressant pour vous de faire avec moi une expérience et qui pourrait nourrir votre œuvre à venir ? Il faut penser au moment où vous serez heureusement « dés-épuré ». Ce moment doit venir. Et avec moi, vous avez le maximum de chances et le minimum de risques ; je vous vois déjà sortir un bouquin merveilleux et qui aurait comme titre : « L'Expérience dangereuse ». Qu'en dites-vous ?

En ce qui me concerne, c'est toujours la même chose : je pourrais écrire et même extrêmement bien, si je vivais quelque chose. Mais je ne vis rien. Je ne suis pas un rat de bibliothèque, à la façon d'Anatole France (1), et je ne tire rien de mes lectures. Il me faut être émue, être en colère, être en admiration, être en joie : pour cela vivre.

Si vous avez besoin d'expérience (pour faire reflamber votre œuvre) (2) et si moi j'ai aussi besoin d'expérience (pour la créer), je crois que nous pourrions nous entendre. Très peu d' « amour » dans tout cela, comme vous voyez, mais nous sommes arrivés à un âge où l'amour compte moins. Du reste, il y a entre nous mieux que de l'amour puisqu'il y a l'entente vraie et l'amitié de vingt ans.

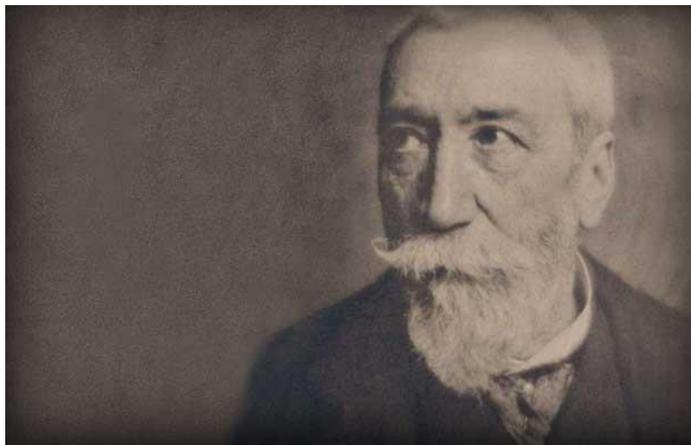
Le frère (3) de Drieu est arrivé, il y a huit jours, venant de Tunis. Paulhan l'a vu mais moi je ne l'ai pas encore vu ; il a téléphoné quand je n'étais pas à la maison.

A vous,

Alice

P.S. Vous seriez gentil de téléphoner ce soir, vers 10 heures.

Notes : (1) **Anatole France**, pour l'état civil **François Anatole Thibault**, né le 16 avril 1844 à Paris, et mort le 12 octobre 1924 à Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire), est un écrivain français, considéré comme l'un des plus grands de l'époque de la Troisième République, dont il a également été un des plus importants critiques littéraires. Il devient une des consciences les plus significatives de son temps en s'engageant en faveur de nombreuses causes sociales et politiques du début du XX^e siècle. Il reçoit le **prix Nobel de littérature** pour l'ensemble de son œuvre **en 1921**. (Photo d'Anatole France)



(2) « Faire reflamber votre œuvre » ! Alice par sa franchise déplacée ne fait rien pour faire flamber Montherlant.

(3) **Jean Drieu La Rochelle**, architecte, (**frère de Pierre**), né le 30 mai 1903 à Paris et décédé le 7 août 1986 à Paris, à l'âge de 83 ans. Parents : Emmanuel Drieu La Rochelle (1864-1934) et Eugénie Lefèvre (1871-1925).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 août 1945

Il faut que vous sachiez, Rilet, que vous êtes immortel. Et pas seulement dans votre œuvre, vraiment personnellement.

Je compte sur vous pour que vous lisiez ces pages (1) avec la plus grande attention. Je développerai ces idées et ça fera un livre.

A vous, Rilet, amicalement,

Alice

Note (1) Ces pages ne se retrouvent pas dans le classeur des lettres 1945 d'Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 août 1945

Silencieux Rilet,

Un mot de vous m'est resté sur le cœur. Vous m'avez dit que je songeais à vous épouser après vingt ans. Mais c'est après 3 jours que j'y ai songé, Rilet ! Ne me faites pas un grief de votre long refus : ça n'a jamais été le mien.

Je n'éprouvais pas de désir pour vous mais enfin vous me plaisiez, je vous aimais, j'étais d'accord avec vous pour toutes les choses « d'âme » ; bref j'ai toujours vu en vous « mon époux » (et même quand j'aimais Drieu).

Seulement la méthode que j'ai employée était idiote, d'accord. Je suis sûre qu'une autre, plus maline, et qui aurait été à ma place, avec le même visage et les mêmes vertus – et défauts –, eût réussi à vous épouser. Vous étiez dans votre rôle d'homme en voulant garder votre liberté. Mais moi, je ne savais rien de mon rôle de femme, j'étais sans ruse. Je le suis encore aujourd'hui, hélas !

Jamais je ne croirai que vous ne m'aimiez pas assez pour m'épouser. Vous m'aimiez assez. Mais encore une fois je ne suis pas habile, je suis trop solitaire.

(Drieu, c'était autre chose. Il savait qu'il se suiciderait et par conséquent il refusait absolument. Contrairement à vous, il n'a jamais hésité, c'était « non ». Mais moi avec lui beaucoup plus qu'avec vous, je sentais mon pouvoir. Dix minutes seule avec lui je l'aurais roulé dans les baisers et forcé de dire « oui ». Mais je n'ai jamais eu ces dix minutes...)

Je me console avec mon prochain livre – un essai sur l'immortalité, je vous l'ai dit. Je lis un peu au hasard car que lire ? C'est une théorie tout à fait originale que je voudrais construire.

Il y a deux immortalités en somme. Celle que nous aurons tous (l'état de sensibilité délicieuse) et que nous partageons d'ailleurs avec quelques animaux supérieurs.

Puis une immortalité plus élevée encore, plus consciente d'elle-même, mais que nous n'avons pas encore, que nous tentons seulement d'avoir. Je voudrais lier cette idée d'une immortalité à conquérir, à l'idée de Surhomme. En d'autres termes, le Surhomme apparaîtrait sur la terre le jour où nous aurions conquis en nous-mêmes cette immortalité supérieure.

J'ai de quoi réfléchir, vous voyez. Malheureusement je vois difficilement où m'appuyer. Nietzsche, naturellement. Mais surtout Jouffroy (1). Je me demande si vous connaissez (Simon) Jouffroy : il faut absolument le lire.

J'ai vu Madame Neumann dans les tout derniers jours de juillet. Mon livre attend toujours le « fiat » du fameux « Comité ». Je suppose qu'ils donnent le papier aux Juifs en priorité. Un livre de Cassou est d'ailleurs le seul ouvrage qu'ils ont fait paraître depuis leur retour à Paris.

Contente de la fin de la guerre au Japon. J'espère qu'on va pouvoir donner à manger aux Allemands qui meurent de faim et éviter ainsi les épidémies sur toute l'Europe. Ma mère prédit, avec les sentiments de sympathie que vous devinez, une très prochaine agression avec déluge de bombes atomiques. C'est très mauvais pour l'immortalité, ces bombes atomiques. Où vont toutes ces âmes ? Les parents et amis, par hypothèse, sont morts eux aussi.

Je crois qu'il y a un grand gaspillage d'âmes dans le monde comme il y a au printemps un gaspillage de pollen dans les jardins. Des nuages entiers de semences pour une seule fleur fécondée. De même, des millions d'âmes pour une seule qui gagne la véritable immortalité...

Nous irons peut-être quelques jours en Normandie mais quand les trains seront moins bondés. Venez à la Bibliothèque, Rilet, je vous vois si peu !

Amicalement,

Alice.

Note (1) Simon Joseph Théodore Jouffroy, né aux Pontets (Doubs) le 6 juillet 1796 et mort à Paris le 4 février 1842 à l'âge de 45 ans, est un philosophe et homme politique français. Il développe au début du XIX^e siècle la question psychologique au sein de l'école éclectique française dirigée par Victor Cousin. Il épouse le 13 août 1833 Marie Mourcet, dont il a deux enfants : Charles et Marie, épouse du romancier Paul Perret. Selon Alain Jouffroy, Théodore Jouffroy « a écrit un texte fantastique qui s'appelle *Comment les dogmes finissent*. C'est-à-dire comment une croyance humaine, quelle qu'elle soit, prolifère, se répand, se partage, se confond avec un parti ou avec une église, devient dominante, dogmatique, exterminatrice, et périlite pour faire place à une autre croyance et ça recommence. » Il fut député de Pontarlier.

Sources : https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9odore_Simon_Jouffroy



Simon Théodore
Jouffroy (1796-1842)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 28 août 1945

Rilet,

Je pense que nous irons quinze jours en Normandie, à partir du 1^{er} septembre. Cela me fait plaisir. Je cherche des idées et j'espère les trouver plus facilement parmi les troupeaux de vaches qu'à la Bibliothèque nationale.

Adresse : Hôtel Bel-Air, Tessé-la-Madeleine (Orne).

A propos de Bibliothèque Nationale, je voudrais que vous lisiez quelque chose de Vivekânanda pour voir si ça vous plaît comme ça me plaît à moi. J'adore ce saint, lucide et fort, si loin de nos Sertillange ou de nos Jacques Chevalier. Avec lui, miracle ! La religion devient quelque chose d'intelligent.

Je vous supplie, Rilet, essayez donc de lire de lui : « Le Vedanta », 1938, m.16 ; 8° O2k.2030 et « L'homme réel et l'homme apparent » 1937, m. 8° R. Pièce 21101.

Ce sont deux courtes brochures et qui vous donneront une idée. Au cas où vous aimeriez, vous trouveriez ses autres œuvres, les cotes, au milieu de la salle des Catalogues, ouvrages récents par auteur, à gauche de la salle, casiers noirs et blancs.

Je suis stupéfaite, voyez-vous, devant cette audace qu'ont les chrétiens d'oser prétendre qu'ils en savent sur Dieu plus long que les autres. Ils en savent beaucoup moins long. Oser envoyer des missionnaires au pays de Gandhi, de Vivekânanda et des autres, est simplement grotesque. Comme ces gens doivent nous mépriser !

Paulhan me conseille de lire le moins possible et d'écrire naïvement ce que je sens et ce que je pense. Il a raison. Je cultive du mieux que je peux mon amitié avec lui. Je me rappelle toujours ce que vous m'avez dit : « Il fait et il défait toutes les réputations littéraires. » Qu'il fasse la mienne, Bon Dieu ! Mais quelle drôle de bouche il a, ce Paulhan. On n'a pas idée d'avoir une bouche de cette forme-là. En regardant sa bouche, je me rappelle toujours qu'il écrit un gros volume sur le marquis de Sade et ça me fait un effet bizarre.

Rilet chéri, je vous aime. Vous êtes mon époux. Ce n'est pas vous qui avez une bouche inquiétante. La vôtre est belle, aux coins retombant, toute de bonté. Je l'aime mieux que vos yeux qui sont parfois sournois, avec des colonnes de lumière comme les yeux de chat.

Tout ce qu'un visage peut exprimer, les mystères les plus cachés qu'il dévoile, la bouche, les yeux. Regardez la bouche et les yeux de quelqu'un et vous plongerez jusqu'au plus profond de son âme.

Je vous aime. Je voudrais vous épouser. Mais peut-être aimez-vous une autre femme ? Je n'ai plus du tout envie de faire l'amour avec vous sans vous épouser.

J'aime mieux rester votre amie comme toujours,

Alice

P.S. Je voudrais vous donner quelques raisins avant mon départ. Si j'en trouve, vous en aurez.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Bagnoles, 15 septembre 1945

Rilet chéri,

Je n'ai pas été gâtée de missives... Enfin, j'espère que vous allez bien. Nous rentrons lundi.

Nous n'avons guère eu que de la pluie. Pourtant j'aime ce pays. Drieu était d'origine normande, n'est-ce pas ? Pauvre Drieu, je pense que j'ai dû l'embêter pendant sa vie avec mes propositions de mariage ! Mais maintenant, je lui sers.

J'ai toujours dans l'esprit cette pensée de Hegel, ce qui pour moi éclaire tout le problème de l'immortalité : « La conscience que nous avons de Dieu, c'est la conscience que Dieu a de lui-même. » Comment comprenez-vous cela ?

Dans l'exemple de Drieu, cela voudrait dire qu'il ne pense en ce moment que par la pensée que j'ai de lui. Nous ne vivons dans la mort que par la vie de ceux qui nous ont aimés. Chaque fois que vous pensez à quelqu'un que vous avez aimé et qui est mort, c'est lui-même ce mort, qui pense à travers vous. (1).

C'est difficile à comprendre mais ce doit être cela. Cela justifierait aussi cette pensée chrétienne, qu'il nous est impossible de nous sauver seuls. C'est toujours un autre qui vous sauve, non pas un Dieu abstrait, mais un petit être terrestre.

Rilet chéri, si vous mourez avant moi, rassurez-vous : vous serez « sauvé », vous aussi.

L'essentiel n'est pas de n'avoir pas péché, mais d'avoir été aimé.

(Ce Drieu qui a dû me prendre pour une poison, quelle chance tout de même il a eue de m'avoir rencontrée !)

La contemplation des troupeaux de vaches m'a été plus profitable, je crois, que la Bibliothèque.

J'ai mis au point le plan de mon livre. Il y aura sept chapitres, comme dans mes Sources. Mais il faudrait qu'on parle de mes Sources pour que mon intelligence soit excitée, fouettée !

J'ai aussi trouvé quelques idées qu'il serait peut-être intéressant de développer. Saviez-vous que ce qu'on appelle « progrès » est toujours dans le sens de la destruction du monde, jamais (comme il semblerait à première vue) de son édification ?

Je suis sûre que lorsque le « progrès » arrivera à son maximum, cela signifiera que les savants humains ou surhumains auront découvert la mirifique bombe atomique qui fera sauter tout l'univers. Quant au progrès « moral », il est inconcevable, il n'existe pas, et cela justement parce que la moralité n'est pas dans le sens de la destruction du monde mais bien de sa conservation.

Autre idée. Je pense que ce brave Platon avait raison avec son allégorie de la caverne. Nous gardons la mémoire dans la mort, mais non une mémoire qui serait liée aux cellules grises du cerveau, une mémoire qui serait « réminiscence », une mémoire qui n'apparaît que lorsque ceux qui nous ont aimés repensent ce que nous avons pensé.

Là aussi, pour notre mémoire dans la mort comme pour notre vie dans la mort, nous avons besoin des « autres ».

Je me sens beaucoup moins égotiste que je ne l'étais à l'époque des Sources, je comprends presque l'idée chrétienne de « communion des âmes ». Et vous ? Et vous, Rilet ? Diriez-vous encore aujourd'hui l'orgueilleux : « Je me suffis » ?

Je vous ai beaucoup admiré pour cela mais je crois aujourd'hui que vous vous trompiez.

Je baise votre épaule,

Alice

Note : (1) La théorie proposée par Alice Poirier ressemble au spiritisme et à l'invocation des morts (ce que condamne l'Eglise catholique).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

23 septembre 1945

Cher Rilet,

Je demande de temps en temps des nouvelles de vous à votre concierge, ce qui me rassure sur l'essentiel mais, tout de même, j'aimerais bien causer avec vous !

La dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était début avril : vous me mettez au régime sec.

Rentrée lundi dernier, j'ai d'abord passé au Sagittaire. J'espère qu'ils se décideront enfin à imprimer mon livre ; vous savez qu'ils ont lancé une Revue, l'« Heure Nouvelle ».

Je voudrais aussi trouver enfin l'inspiration pour mon prochain livre. Hélas, ça ne vient pas encore, j'ai essayé plusieurs chapitres (et dont je vous ai envoyé les brouillons) qui ne me satisfont pas. Faut-il faire comme Pascal et se mettre à genoux « avant » et « après » ? Mais non. J'ai pourtant aimé ce Drieu : je devrais savoir en tirer quelque chose.

Comment faites-vous pour avoir de l'inspiration, Rilet, quand ça ne vient pas ?

En vérité, je suis désolée. Je sais trop que si je pouvais enfin tirer de moi un cri déchirant et sublime, j'aurais, d'un coup, tout ce que je désire : la gloire d'abord. Et puis, vous, Rilet, par surcroît.

Savez-vous pourquoi je tiens tant à vous ? Ce n'est pas le désir. Du moins plus maintenant. C'est cette certitude que j'ai que si j'avais la gloire, vous m'épouseriez. Or avoir la gloire, c'est ce que je veux moi-même. Ma passion pour vous est enracinée, en somme, dans ma passion que j'ai pour moi-même.

Aimez-vous être aimé de cette façon-là, Rilet ?

Drieu, je l'aimais tout autrement, et bien plus simplement. Je l'aimais parce que je voyais en lui un homme et en moi une femme, c'est tout. Vous, c'est complètement différent. Je ne songe pas à l'homme en vous. Je songe à la gloire, au dépassement. C'est drôle.

A propos de Drieu, Paulhan m'a fait lire la dernière lettre qu'il a reçue de lui (datée du 30 novembre 44). Il dit qu'il a essayé de se tuer par ennui d'une plaidoirie. Et puis aussi parce qu'il ne voulait pas de l'impunité du « littéraire ». Pauvre Drieu !

Les littérateurs ont été plus poursuivis que les autres ! Il n'a pas l'air non plus très content de s'être raté. « Cela n'arrange rien ». Il explique l'échec de sa tentative par quelque chose en lui qui devait protester, « sans quoi ça aurait réussi ». Il dit aussi qu'il ne lui est rien échappé des « convulsions de l'instinct ».

Il faudra que je lise le bouquin de Simone de Beauvoir « Le sang des autres ». Mais déjà, je trouve sa thèse horrible.

Quant à Benda qui affirme que l'écrivain devait prendre parti, je remarque seulement une chose : ce sont les moins grands qui ont pris parti. Ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'étaient pas entièrement satisfaits par leur art.

Se ruer dans la politique, pour un écrivain, cela signifie qu'il n'est pas complètement content de ce qu'il écrit.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Mardi soir 20 octobre 45

Rilet chéri,

Vous n'êtes guère loquace. Il est vrai que votre silence est, dans nos relations, votre séduction majeure. Je travaille beaucoup, je voudrais enfin mettre sur pied ce nouveau livre et ce que j'ai écrit jusqu'à présent ne me satisfait pas. La perfection, Rilet, donner le maximum de moi, est mon étoile de Noël. On verra à s'amuser ensuite. S'il y a encore le temps.

J'ai un programme en trois points et j'aimerais bien savoir si vous l'approuvez.

1^{er} point : me conquérir un nom. Faire que je sois admirée, louée universellement.

2^{me} point : prendre un amant éphémère pour le dépuclage.

3^{me} point : vous épouser.

Le deuxième point a besoin de développement. C'est nouveau chez moi et ça vous étonnera peut-être. C'est que j'ai finalement compris (j'ai l'entendement lent mais enfin ça vient tout de même...) que je ne pouvais pas déceimment vous demander de vous charger vous-même de cet effrayant boulot (1) : vous renâchiez de toutes vos forces, vous étiez comme le veau qu'on contraint à boire alors qu'il n'a pas soif, furieux et hérissé. Bref, sur ce chapitre-là, il n'y avait décidément rien à faire. A la rigueur, vous vouliez bien du mariage, des chemins déjà tracés, mais les tracer, vous-même, enfoncer vous-même pour la première fois le soc et la charrue, débroussailler la formidable broussaille, non, ça jamais !

Rilet, je vous comprends bien, mais que voulez-vous que je fasse ? Je suis tout aussi difficile pour un amant que pour un époux. Dans ce premier cas, pourtant, il ne s'agirait pas d'amour. Il ne s'agirait que de goût, de plaisir. Mais il faudrait que l'amant soit digne de nous deux, que vous ne croyiez pas que j'ai couché avec n'importe qui ;

Faut-il mettre dans le Figaro une annonce : « Monsieur, 50 ans, beau, presque Académicien (je songe à P. qui ferait magnifiquement l'affaire), demande pour dépuclage jeune dame intacte. Voyage payé. »

Voilà où j'en suis, Rilet, avec ma manie de ne voir personne ! Mais ce sentiment est beau, clair, magnifiquement joyeux et sain.

Aidez-moi de vos conseils et en attendant, au boulot ! Il faut que je m'attelle au premier point.

A vous, Alice

P.S. Ne vous marrez pas avec une autre, surtout ! Attendez-moi. Je saurai bien gagner la gloire qu'il me faut pour vous conquérir. « Je n'ai que ce que j'admire ». O paroles bien-aimées ! Les vôtres ! Les miennes !

Note (1) : Alice Poirier, sans doute excédée par le silence de Montherlant, se laisse aller de façon vulgaire et sans le moindre humour. Attention aux réactions d'une femme non désirée ! Cette lettre maladroite ne pouvait qu'éloigner davantage l'écrivain.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 26 octobre 45

Cher Rilet,

Vous aviez promis de venir à la Bibliothèque cette semaine et vous n'êtes pas venu : j'espère que vous n'êtes pas malade. Paulhan a une pneumonie étalée sur 18 jours, de sorte qu'il sera en danger jusqu'à dimanche prochain. Il m'a pourtant écrit quelques mots au crayon pour me rassurer.

A la Bibliothèque, ils fermeront lundi à partir de 5 heures. Prétexte : les restrictions d'électricité. Mais, je pense que c'est le désir, chez les employés, de travailler une heure de moins.

Ils ferment aussi le 1^{er} et le 2 novembre.

Que vous dire encore ? Je suis plongée dans les problèmes moraux de liberté, de responsabilité, de culpabilité. J'essaye de m'expliquer ça autrement qu'à la façon chrétienne qui décidément ne me satisfait pas. C'est ardu.

Quand j'aurai écrit quelques pages que je trouverai vraiment bonnes, je vous les ferai lire : mais pas avant. Quelle difficulté, Rilet ! Il me semble pourtant que si j'avais résolu avec profondeur un seul de ces problèmes, depuis l'origine du mal, tous les autres (problème du salut, problème de l'immortalité) seraient résolus en même temps.

(Il serait évidemment plus facile de tenir une maison et de pouvoir faire la cuisine – que je fais d'ailleurs bien. Mais je ne voulais pas n'importe quel époux. C'est vous que je voulais ou quelqu'un digne de vous.)

Il me faut du génie. J'ai tant adoré la gloire qu'à la fin je m'aperçois que ma vie est impossible sans elle.

Amicalement, Rilet. Je suis triste que vous n'ayez pas pu venir déjeuner quand j'avais l'occasion de vous l'offrir. Dieu sait quand cette occasion se présentera à nouveau : peut-être jamais. Et avec le chat et mon frère, vous auriez été content.

A vous,
Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

2 novembre 1945

Cher Rilet, je n'ai rien fait pour Drieu. Je pense à lui chaque jour et cinquante fois par jour, alors pourquoi plus le 2 novembre que les autres jours ? Et puis, quand on croit à l'immortalité, toutes ces histoires de cadavres...

Drieu est partout et, d'abord, dans mon âme. Il n'est sûrement pas dans sa carcasse désertée. C'est bien l'endroit du monde où il est le moins. Pourquoi les gens font-ils ces mômeries ? C'est vrai que c'est l'occasion (une fois par an) de penser à leurs morts. Sans cela, ils n'y penseraient jamais.

Rilet, vous avez dit un jour que vous vous fichiez éperdument de ce qu'on ferait de votre corps, qu'on pourrait le jeter aux chiens, ou à la fosse commune. C'est bien mon avis pour moi. Et c'était l'avis de Drieu. On s'en fout éperdument. Alors pourquoi toutes ces fleurs et ces visites aux cimetières ? Je trouve cela choquant. Le corps sans la vie n'est qu'un excrément et on ne va tout de même pas déposer des pots de fleurs et s'agenouiller devant la fosse des cabinets (1). Comme la religion me donne un sentiment de répulsion, d'horreur. Ce n'est pas vrai, tout cela.

Je travaille. J'espère que je suis enfin parvenue à cet état d'intense, de furieuse méditation, et que ce que j'écris est enfin bien. Cela m'a donné du mal. J'ai attaqué le monstre par tous les côtés, la liberté, l'immortalité, le bien et le mal, et c'était toujours mauvais. Enfin j'espère que maintenant j'y suis.

Je me répète toujours, Rilet, que la gloire me donnerait tout et que ce que je veux, c'est précisément tout.

Quelle passion, en somme ! Elle aura dévoré ma vie.

J'ai lu dans le Figaro ces souvenirs d'Herold-Paquis (1) et que j'ai trouvés passionnants. Intérêt historique, intérêt psychologique, tout. J'y ai vu aussi, avec curiosité, des nouvelles de Jamet, vous avez vu ?

Je suis toujours inquiète pour Paulhan. Je ne voudrais pas qu'il meure. Il m'aime bien je crois et je suis sûre que si j'avais de la valeur, il le ferait connaître dans tout Paris. Je ne songe plus à faire l'amour avec lui, mais je songe à cela. Cela m'a l'air beaucoup plus intéressant.

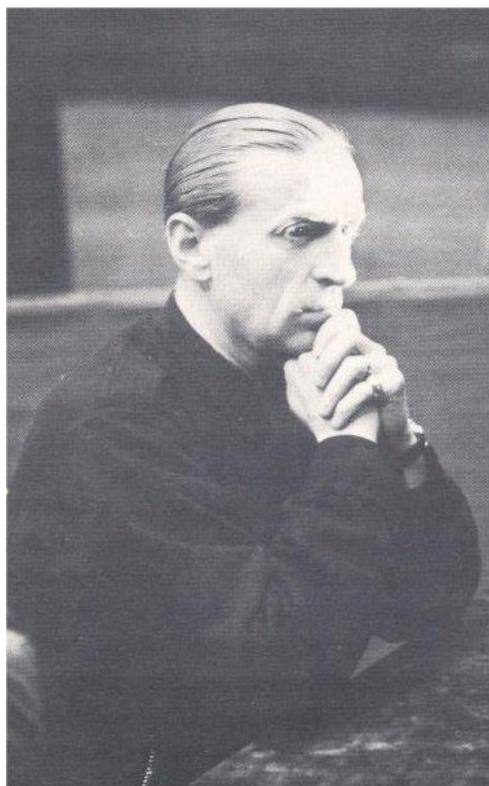
Rilet, la Bibliothèque devrait être chauffée : venez. J'espère que vous n'aimez pas Sartre. C'est mes antipodes, ce type-là.

A vous,

Alice

Note (1) **Jean Auguste Hérold**, dit **Hérold-Paquis**, né à Arches (Vosges) le 4 février 1912 et **fusillé** au fort de Châtaillon (dans l'actuelle commune de Fontenay-aux-Roses) le 11 octobre 1945, est un journaliste radiophonique français, connu pour ses chroniques pro-allemandes sur Radio Paris sous le régime de Vichy. Journaliste français de droite, puis, rapidement, d'extrême droite, il commence à avoir un début de notoriété, après des débuts décevants, comme chroniqueur radiophonique dans le grand quotidien catholique *Choisir*. En 1937, il devient célèbre en s'engageant aux côtés des Nationalistes pendant la guerre d'Espagne. D'avril 1938 à mars 1939 il assure les émissions en langue française à Radio-Saragosse, dans le camp franquiste. Il fonde également l'Association des amis de Radio-Saragosse, qui compte jusqu'à 18 000 membres. En 1939, il a l'occasion de rencontrer le maréchal Pétain, nommé ambassadeur de France en Espagne, accrédité auprès du général Franco. Après la défaite de 1940, il prétend avoir choisi la collaboration avec l'occupant par anglophobie, après l'attaque d'une escadre française par les Britanniques à Mers el-Kébir. Il fut un sympathisant pro-allemand et des idées du national-socialisme, membre du Parti populaire français de Jacques Doriot et du comité d'honneur, réuni lors de la création de la section française de la Waffen-SS. Il s'est surtout fait connaître pendant l'Occupation, à partir du 4 janvier 1942, avec sa chronique militaire de Radio Paris, tenue après le journal de

vingt heures, dans laquelle il acclamait les succès de l'Axe et ridiculisait l'action des Alliés, avec ce célèbre leitmotiv : « L'Angleterre, comme Carthage, sera détruite ! ». Il incarne, en résumé, l'état d'esprit du « Paris collaborationniste », très critique à l'égard du régime de Vichy, jugé « trop mou » dans sa politique de collaboration. En aout 1944, il fuit Paris et se réfugie en Allemagne. Il y poursuit ses chroniques à l'antenne de Radio-Patrie qui émettait depuis le territoire allemand, mais, selon Céline, ne vint jamais à Sigmaringen. Quand l'Allemagne est occupée et ses armées écrasées, il tente de fuir en Suisse. Ayant cédé au frère du ministre Abel Bonnard sa place dans l'avion emmenant Pierre Laval en Espagne, il est finalement arrêté le 8 juillet 1945 et incarcéré à la prison de Fresnes. Il est jugé et condamné à mort le 17 septembre 1945. L'accusation ne produit aucun témoin, se contentant de faire écouter à la cour les enregistrements des chroniques de l'accusé. Ce dernier se déclare heureux de la victoire alliée et affirme s'être trompé à l'époque des faits. Il est fusillé au Fort de Châtillon le 11 octobre 1945. Dans *Nord*, Louis-Ferdinand Céline écrit : « Hérold Paqui (*sic*) allant au poteau, pleurait, dépité... "ils ont pas fusillé Céline !" » Paquis écrivit en prison un livre de souvenirs, publié après sa mort sous le titre *Des Illusions... Désillusions !* qui reste un des meilleurs témoignages sur l'atmosphère délétère des derniers jours de la collaboration parisienne.



Jean Hérold-Paquis (1912 et fusillé en 1945)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 novembre 1945

Rilet,

Emotion foudroyante. Je ne savais pas que je pouvais être à ce point terrassée d'émotion. Je ne peux pas accepter la démission de De Gaulle. Je ne le peux pas parce que le pays l'a plébiscité. Vous sentez-vous traversé aussi de ces ondes ? De ce non, non ? Si oui, et s'il faut se battre appelez-moi,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 20 décembre 1945

Rilet,

Je vous souhaite une bonne fête de Noël. Je vous ai cousu une petite pochette mais vous l'aurez quand nous nous verrons. J'espère bientôt.

Comme vous êtes silencieux ! Paulhan m'a dit hier que vous songiez à publier un « Journal sous l'Occupation ». C'est drôle que ce soit Paulhan qui m'annonce ça et pas vous !

Avant de donner mon petit roman au Sagittaire, il faut (si vous le voulez bien !) que je vous le fasse relire. J'ai pensé qu'ils n'acceptaient pas du tout de corrections sur épreuves dans cette maison et qu'il était essentiel de faire toutes les corrections avant mais il me faut votre accord : peut-être y a-t-il des choses que vous n'aimez pas. (1)

J'ai demandé à Paulhan combien de temps vous resteriez sur la liste noire. Là-dessus, il a fait l'étonné, il m'a demandé ce que c'était que la liste noire, si même ça existait. J'étais stupéfaite. Au fond, je ne le connais pas du tout, Paulhan, qu'est-il en lui-même ? (2)

J'ai pensé que j'aimais en lui une certaine relation de lui à Drieu, qu'on n'aime que ça dans un être, qu'on ne peut aimer que ça. Mais quelle relation ? Cela, je l'ignore et je ne tiens pas à le savoir.

A côté de cela, cet étonnement feint quand je lui parle de la terreur qu'il fait régner dans les Lettres (3) et qu'il doit tout de même connaître, quand le diable y serait ! Comment le juger ? Comment savoir qui il est en réalité ? Quand je pense que je suis plus ou moins à sa merci (4) (mais peut-être ne le suis-je pas ?), c'est peu rassurant.

A vous Rilet, je me dis que si vous m'épousiez, la question P. (Paulhan) serait réglée illico et que ça serait certainement beaucoup mieux pour moi.

Mais je sais, vous n'épousez pas, vous n'épousez jamais.

Amicalement,

Alice

Notes : (1) « Des choses que vous n'aimez pas ». Alice veut-elle forcer une réaction et une rencontre en agitant des textes qui déplairaient à Montherlant ? Elle ne supporte pas que Montherlant la tienne à distance.

(2) Le fait qu'Alice échange avec Paulhan des propos (de bavardage ?) au sujet de Montherlant qui serait encore inscrit sur une liste noire devait exaspérer Montherlant. De quoi se mêle-t-elle ?

(3) Montherlant devait apprécier... ! Je pense qu'il se méfiait de Paulhan. (Ndlr).

(4) Alice à la merci de Paulhan ? Pour une future publication ? A cause des lettres qu'elle lui a écrites ? Alice comédienne ou espionne de comédie ? Sa recherche de gloire l'égaré.

